

Discours économique et imaginaire littéraire

Représentations de la transformation économique dans le roman algérien de l'extrême contemporain (2000–2025)

Economic Discourse and Literary Imagination

Representations of Economic Transformation in Contemporary Algerian Novels (2000–2025)

Dre Hassiba ALMI

Auteur correspondant, Maître de Conférences -B-, Université Badji Mokhtar – Annaba BP 12, Annaba 23000 Algeria, hassiba.almi@univ-annaba.dz

Soumission : 08.11.2025 – Acceptation : 09.02.2026 – Publication : 15.02.2026

Résumé — Cette contribution interroge les modalités selon lesquelles le roman algérien d'expression française (2000-2025) transforme le discours économique en matière littéraire. À partir d'un corpus d'œuvres contemporaines – notamment *Nos richesses* de Kaouther Adimi, *L'Effacement* de Samir Toumi, *Bodywriting* de Mustapha Benfodil, et *1994* d'Adlène Meddi – nous démontrons comment les catégories économiques (*rente, capital, marché, valeur*) structurent l'imaginaire romanesque et renouvellent les problématiques identitaires. Notre approche croise sociologie de la littérature, analyse du discours et réflexions sur les économies symboliques, tout en considérant l'infrastructure institutionnelle du champ littéraire algérien. Cette étude révèle l'émergence d'une poétique de l'échange où l'économie devient langage pour penser l'algérianité contemporaine prise dans les tensions de la mondialisation.

Mots-clés : *littérature algérienne contemporaine, discours économique, capital symbolique, champ littéraire, mondialisation.*

Abstract — This contribution examines how contemporary Algerian French-language novels (2000-2025) transform economic discourse into literary material. Drawing on a corpus of contemporary works – notably *Nos richesses* by Kaouther Adimi, *L'Effacement* by Samir Toumi, *Bodywriting* by Mustapha Benfodil, and *1994* by Adlène Meddi – we demonstrate how economic categories (*rent, capital, market, value*) structure the novelistic imagination and renew identity issues. Our approach combines sociology of literature, discourse analysis, and reflections on symbolic economies, while considering the institutional infrastructure of the Algerian literary field. This study reveals the emergence of a poetics of exchange where economics becomes a language for thinking about contemporary Algerianness caught in the tensions of globalization.

Keywords: *Contemporary Algerian Literature, Economic Discourse, Symbolic Capital, Literary Field, Globalization.*

Les contenus de la revue **Paradigmes** sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale – Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0).



Introduction

Lorsque les premiers romans algériens post-décennie noire ont commencé à paraître au début des années 2000, les critiques littéraires y ont vu une rupture salutare. Enfin, la littérature algérienne semblait vouloir sortir du registre exclusif de la violence politique et du témoignage traumatique. Ce que Rachid Mokhtari (2006) qualifiait de « *nouveau souffle* » s'est progressivement affirmé : *les romanciers algériens d'expression française intègrent désormais dans leurs fictions les réalités d'une société profondément traversée par l'ouverture économique, la libéralisation inachevée, la précarité massive de la jeunesse et les contradictions d'une économie de rente*.

Pourtant, cette évolution thématique ne constitue pas un simple changement de décor. Elle s'accompagne de mutations formelles profondes : apparition dans les textes d'un vocabulaire economico-administratif (« *rente* », « *investissement* », « *capital* », « *faillite* », « *marché* »), structures narratives polyphoniques intégrant des discours experts, attention nouvelle portée aux infrastructures culturelles (*librairies, maisons d'édition, circuits de diffusion*). Le discours économique n'est donc pas un simple arrière-plan contextuel : **il structure l'imaginaire romanesque, oriente les choix esthétiques et permet de repenser les rapports entre individu et collectivité.**

La critique littéraire algérienne et maghrébine demeure pourtant relativement silencieuse sur cette dimension. Si les travaux de Charles Bonn (2016), Fewzia Bendjelid (2014) ou Zineb Ali-Benali (2012) ont éclairé les renouvellements esthétiques du roman algérien contemporain, rares sont les études qui abordent frontalement la question économique comme objet littéraire.

— **Comment le roman algérien de l'extrême contemporain intègre-t-il, transforme-t-il et réfléchit-il le discours économique ?**

— **Dans quelle mesure l'économie devient-elle un opérateur poétique permettant de penser une « algérianité » contemporaine prise dans les flux de la mondialisation ?**

Notre hypothèse est triple.

1. **D'abord**, le roman algérien ne se contente pas de documenter les réalités économiques mais les constitue en matière esthétique.
2. **Ensuite**, l'émergence d'écrivains venus d'horizons professionnels diversifiés (finance, journalisme, enseignement) enrichit la manière dont le discours économique est travaillé littérairement.
3. **Enfin**, se dessine dans ces textes une spécificité algérienne dans la représentation des phénomènes économiques mondialisés, liée notamment à l'expérience de l'économie de rente et à l'héritage postcolonial.

Nous avons retenu un corpus de quatre romans publiés entre 2016 et 2019, période correspondant à ce que les éditeurs et critiques algériens identifient comme l'« *extrême contemporain* » : *Nos richesses* (Adimi, 2017), *L'Effacement* (Toumi, 2016), *Bodywriting* (Benfodil, 2019),

et 1994 (Meddi, 2018). Ces œuvres, par leur diversité générique et formelle, permettent d'explorer différentes modalités d'inscription de l'économie dans le littéraire.

1. Cadre théorique et méthodologique

1.1. Entre sociologie de la littérature et analyse du discours

Notre approche théorique s'appuie sur trois corpus complémentaires. La sociologie de la littérature, notamment les travaux de Pierre Bourdieu (1992 ; 1998) sur le champ littéraire et les formes de capital, nous permet de penser ensemble l'économie représentée dans les textes et l'économie de la production littéraire elle-même. Bourdieu a démontré que le champ littéraire fonctionne selon une économie inversée où le succès commercial peut être synonyme de déclasserement symbolique. Cette tension entre valeur économique et valeur symbolique traverse l'ensemble de notre corpus.

L'analyse du discours, dans les perspectives ouvertes par Dominique Maingueneau (2014) et Ruth Amossy (2010), fournit les outils pour examiner l'inscription du lexique économique et ses effets d'ethos.

— **Comment un romancier construit-il son autorité lorsqu'il parle d'économie ?**

— **Quelle légitimité s'accorde-t-il pour discourir sur les transformations matérielles de la société algérienne ?**

Ces questions sont d'autant plus pertinentes que plusieurs auteurs de notre corpus viennent d'horizons professionnels non littéraires.

Enfin, les réflexions sur les régimes de valeur et les économies symboliques, développées notamment par Nathalie Heinich (2017) et Michael Thompson (2017), éclairent les circulations métaphoriques entre sphère économique et sphère esthétique. Le concept de « *régime de valeur* » permet de comprendre comment les sociétés construisent différents systèmes d'évaluation qui coexistent et parfois entrent en conflit.

1.2. Méthodologie d'analyse

Méthodologiquement, nous procédons en **trois temps**.

1. **D'abord**, une analyse lexicale du vocabulaire économique et de ses fonctions narratives permet d'identifier les termes récurrents et leurs contextes d'emploi.
2. **Ensuite**, l'examen des figures de personnages économiques (*l'entrepreneur, le chômeur, le travailleur informel*) révèle les représentations sociales qui circulent dans ces textes.
3. **Enfin**, l'attention portée aux médiations institutionnelles (*prix littéraires, circuits éditoriaux*) éclaire la manière dont se configure le champ littéraire algérien contemporain.

Cette triple approche permet de saisir la complexité des rapports entre littérature et économie dans le contexte algérien. Elle évite l'écueil d'une lecture purement thématique qui ne verrait dans les romans qu'un reflet des réalités sociales, tout en prenant au sérieux la dimension référentielle de ces textes qui parlent d'une société réelle, avec ses contraintes matérielles et ses structures économiques spécifiques.

2. L'économie du livre comme poétique : *Nos richesses* de Kaouther Adimi

2.1. La librairie comme personnage économique

Le roman de Kaouther Adimi, paru aux Éditions du Seuil en 2017, reconstruit l'aventure éditoriale d'Edmond Charlot qui fonda en 1936 à Alger la librairie-maison d'édition *Les Vraies Richesses*. Cette entreprise culturelle, qui publia notamment le premier Camus (*L'Envers et l'endroit*, 1937), incarna pendant deux décennies un projet méditerranéen d'ouverture et de dialogue. Mais au-delà de l'hommage patrimonial, Adimi construit une véritable phénoménologie de l'infrastructure culturelle.

Le roman donne à voir les circuits matériels du livre : *approvisionnement en papier pendant les pénuries de guerre, acheminement des colis, stockage dans des locaux exigus*. Ces détails techniques ne relèvent pas du simple effet de réel au sens barthésien. Ils constituent la trame même du récit, révélant que la culture ne circule pas abstraitement mais à travers des supports matériels, des contraintes logistiques, des arbitrages financiers. La librairie doit composer avec une trésorerie précaire, arbitrer constamment entre rentabilité et exigence littéraire.

Le titre même, *Nos richesses*, joue sur l'ambivalence du terme « *richesse* ». Il renvoie d'abord à la librairie historique de Charlot, mais aussi à une économie morale où la valeur ne se mesure pas uniquement en termes monétaires. Comme l'écrit Adimi dans une interview accordée à *Jeune Afrique* (2017), « *la vraie richesse, c'était cette communauté de lecteurs et d'écrivains qui se formait autour de la librairie* ». Le roman met ainsi en tension deux régimes de valeur : d'un côté, la nécessité économique de faire vivre une entreprise commerciale ; de l'autre, la valeur symbolique et affective du livre comme bien culturel irréductible à sa dimension marchande.

2.2. Une comptabilité littéraire

Sur le plan formel, Adimi multiplie les dispositifs documentaires : extraits de correspondances, reproductions de factures et de reçus, fragments de catalogues. Ces insertions créent un effet de réel, mais elles fonctionnent aussi comme une « *comptabilité littéraire* » où chaque document matérialise un fragment de mémoire collective. La librairie devient ainsi un personnage à part entière, doté d'une biographie économique (fondation, développement, difficultés, fermeture) qui double et structure le récit des vies individuelles.

Cette attention portée à la matérialité du livre rejoint des préoccupations contemporaines sur l'économie de la culture. Comme le note Gisèle Sapiro (2014), « *penser la littérature suppose de penser ses conditions matérielles de production, de diffusion et de réception* ». En reconstituant méticuleusement l'économie d'une maison d'édition algérienne des années 1930-1950, Adimi ne fait pas œuvre d'historienne mais de romancière : *elle transforme la contrainte économique en ressort narratif et fait de la tenue de livres* (au double sens comptable et bibliographique) *le principe même de son esthétique*.

Le contraste entre les deux temporalités du roman – celle de Charlot dans les années 1930-1950, celle de Ryad en 2017 – souligne la dégradation progressive de cet espace culturel. Lorsque Ryad, jeune précaire chargé de vider les locaux, jette négligemment des documents qui sont en réalité des archives précieuses, le roman met en scène l'amnésie collective d'une société qui sacrifie sa mémoire culturelle sur l'autel du profit immédiat. La transformation

programmée de la librairie en boutique commerciale incarne la violence symbolique d'une économie qui ne reconnaît plus que la valeur d'échange.

Tableau 1 – Les deux régimes de valeur dans *Nos richesses* | Source : Analyse élaborée par l'auteure à partir du roman d'Adimi (2017)

Régime de valeur	Logique économique	Logique symbolique
Finalité	Rentabilité, profit	Transmission culturelle, patrimoine
Critère d'évaluation	Chiffre d'affaires, marge bénéficiaire	Qualité littéraire, importance historique
Temporalité	Court terme, cycle commercial	Long terme, mémoire collective
Acteurs privilégiés	Investisseurs, promoteurs immobiliers	Lecteurs, écrivains, bibliophiles
Destin de la librairie	Transformation en commerce	Conservation comme lieu de mémoire

3. Rente, reproduction sociale et allégorie de l'effacement

3.1. Le syndrome de l'invisibilité économique

Publié par les Éditions Barzakh en 2016, *L'Effacement* de Samir Toumi a connu un destin singulier. D'abord remarqué par la critique algérienne pour sa construction allégorique, le roman a été adapté au cinéma par Karim Moussaoui, adaptation qui a contribué à renouveler les lectures du texte en soulignant sa dimension socioéconomique.

Le point de départ narratif tient de la fable kafkaïenne : *un homme de 44 ans découvre un matin qu'il ne se voit plus dans le miroir*. Ce syndrome de l'« effacement » progressif devient rapidement une allégorie de la condition du sujet dans une société bloquée. Mais contrairement aux lectures purement psychologiques qui ont d'abord dominé la réception du roman, une attention à son substrat économique révèle une critique puissante de l'économie de rente et de ses effets sur les trajectoires individuelles.

Le narrateur découvre rétrospectivement que sa vie entière a été déterminée par des logiques de reproduction sociale : études choisies par la famille, emploi obtenu par réseau (« *piston* »), mariage arrangé selon des critères de compatibilité sociale, promotion professionnelle bloquée faute d'allégeances politiques. Toumi ne théorise pas explicitement l'économie de rente, mais il en décrit minutieusement les mécanismes.

3.2. L'économie de rente comme structure narrative

Dans une société où l'essentiel des revenus provient de la redistribution de la rente pétrolière plutôt que de la production, ce sont les réseaux clientélistes, les allégeances et le capital social hérité qui déterminent les positions. Le narrateur comprend ainsi qu'il n'a jamais existé comme sujet économique autonome, mais seulement comme maillon d'une chaîne de dépendances. L'adaptation cinématographique de Moussaoui accentue cette lecture en situant explicitement le père du narrateur dans le secteur des hydrocarbures, emblème par excellence de l'économie rentière algérienne.

Comme l'observe le sociologue Nacer Djabi dans un entretien à *El Watan* (2019), « *l'économie de rente produit des sujets sans projet, des individus dont la valeur sociale dépend entièrement de leur position dans les circuits de redistribution* ». L'« effacement » devient ainsi la

métaphore d'une existence vidée de substance par l'impossibilité structurelle d'accéder à l'autonomie économique.

Sur le plan discursif, Toumi opère un mélange troublant entre registre psychologique (*vocabulaire de la thérapie, du diagnostic, du trauma*) et registre technico-administratif (*postes, budgets, carrières, promotions*). Le lexique de la gestion colonise progressivement l'espace intime, révélant à quel point les catégories économiques structurent non seulement les rapports sociaux mais aussi la subjectivité. Le narrateur se pense lui-même en termes comptables : « *J'étais en déficit de reconnaissance* », « *Mon capital de confiance était épuisé* », « *Je n'avais plus rien à investir dans cette relation* ».

Ces métaphores économiques ne sont pas de simples figures de style : elles révèlent l'intériorisation d'un ethos néolibéral qui somme chacun de se gérer comme une entreprise, même quand les conditions structurelles de cette autonomie sont absentes. Fewzia Bendjelid (2014) souligne que la génération d'écrivains post-décennie noire cherche à « *dépasser le témoignage pour interroger les structures profondes de la société algérienne* ». L'Effacement participe pleinement de ce mouvement : en allégorisant la condition du sujet dans une économie de rente, Toumi propose une lecture économique-politique de la crise identitaire.

4. Économie des flux et esthétique de la circulation : *Bodywriting*

4.1. Le corps comme surface d'échange

Publié par Barzakh en 2019, *Bodywriting* de Mustapha Benfodil rompt radicalement avec les conventions du roman réaliste pour proposer une esthétique expérimentale qui mêle textes en français et en arabe, inserts visuels, variations typographiques et dispositifs inspirés du Street Art. Si l'œuvre a souvent été lue comme un manifeste identitaire ou une exploration de la bilinguïté, une attention à sa dimension économique révèle qu'elle travaille en profondeur les logiques de circulation, de flux et de capitalisation symbolique qui caractérisent le capitalisme culturel contemporain.

Le titre même, *Bodywriting*, renvoie à une économie du corps comme support de signes : tatouages, scarifications, marques, autant d'inscriptions qui transforment le corps en surface d'échange et de valeur. Benfodil s'intéresse aux corps-textes qui circulent dans l'espace urbain mondialisé : corps de migrants, corps publicitaires, corps-écrans saturés d'images et de messages. Cette attention à la corporéité rejoint les analyses de Maurizio Lazzarato sur le « *capitalisme sémiotique* » (2014) où la valeur se crée par capture de l'attention, circulation des signes et production d'affects.

4.2. Mimétisme de l'économie attentionnelle

Sur le plan formel, le roman mime les logiques de l'économie attentionnelle : pour exister dans un environnement saturé d'informations, le texte doit capter, choquer, relancer. D'où les ruptures typographiques brutales, les insertions visuelles qui interrompent la lecture linéaire, le mélange des codes linguistiques. Benfodil ne raconte pas l'économie des flux : *il en reproduit la logique dans l'architecture même du livre*.

Comme le note Réda Bensmaïa dans un compte rendu publié par Libération (2019), « *Bodywriting est un roman qui veut moins représenter le monde qu'en reproduire le rythme chaotique et les circuits de circulation* ». L'hétérogénéité matérielle du livre (*pages imprimées, pages*

photographiques, variations de mise en page) évoque également l'économie éditoriale contemporaine où le livre devient un objet-multimédia en concurrence avec d'autres supports.

En intégrant dans la matérialité du roman des logiques venues du design graphique, de la publicité ou du web, Benfodil interroge les conditions de survie symbolique de l'écriture littéraire : *comment le livre peut-il encore « valoir » dans une économie de l'attention dominée par l'image et la vitesse ?* Cette réflexivité économique s'étend à la question de la consécration.

Benfodil, journaliste et dramaturge reconnu avant d'être romancier, occupe une position singulière dans le champ littéraire algérien. Ni débutant à légitimer, ni écrivain consacré dans les circuits français, il pratique une écriture décalée qui refuse à la fois le « *provincialisme* » (écriture locale à destination locale) et l'« *universalisme* » (effacement des marques d'appartenance pour plaire aux jurys parisiens). *Bodywriting* assume une algérianité pop et urbaine, nourrie de références globales (hip-hop, Street Art, cultures digitales) sans jamais verser dans l'exotisme ni dans la posture de « l'écrivain francophone expliquant son pays ».

5. Économies parallèles de la violence : 1994

5.1. Cartographie des circuits économiques de la guerre

Publié simultanément chez *Barzakh* (Alger) et *Rivages* (Paris) en 2018, *1994* d'Adlène Meddi a été salué comme l'un des premiers romans algériens à affronter frontalement, sous forme de polar, les « *années noires* » de la décennie 1990. Journaliste spécialisé dans les questions sécuritaires, Meddi s'appuie sur une documentation méticuleuse pour reconstituer les circuits de la violence et les mécanismes politico-économiques qui l'ont nourrie.

Si *1994* relève du roman noir par ses codes génériques, sa dimension économique est centrale. Meddi ne se contente pas de raconter la violence : il la cartographie comme système économique. Le roman donne à voir les marchés parallèles qui se sont constitués pendant la guerre civile : *trafics d'armes, marchés noirs de denrées, circuits de blanchiment, redistribution clientéliste des ressources publiques*.

Comme l'a montré l'anthropologue Luis Martinez dans *La Guerre civile en Algérie* (1998), la violence politique s'accompagne toujours d'une économie de guerre où certains acteurs accumulent des richesses considérables. Les personnages de Meddi appartiennent tous à cette économie parallèle : *policiers corrompus, militaires reconvertis dans le business, commerçants profitant des pénuries, informateurs monnayant leurs renseignements*.

5.2. L'économie morale de la survie

Le roman ne moralise pas : *il montre froidement comment, dans une situation de chaos généralisé, les catégories économiques classiques* (légalité/illégalité, production/prédation) *perdent leur pertinence*. Ce qui compte, c'est la capacité à contrôler des ressources rares (information, protection, accès aux biens) et à les convertir en avantages. Sur le plan discursif, *1994* mobilise un lexique de la transaction qui traverse tout le récit : « *paçtes* », « *compromis* », « *compensations* », « *règlements de comptes* ».

Cette omniprésence du vocabulaire de l'échange révèle une société où tout se négocie, où chaque relation se pense en termes de dette et de crédit. Comme le note Meddi dans un entretien au *Point* (2018), « *pendant les années 1990, tout le monde devait quelque chose à*

quelqu'un : sa survie, son silence, sa complicité. C'était une économie morale inversée où ne rien devoir signifiait être mort».

Cette « économie morale » (Thompson, 1971) de la survie constitue peut-être l'apport le plus original du roman. Meddi montre que dans des situations de violence extrême, les individus reconstruisent des systèmes normatifs où la valeur se mesure différemment : *la loyauté vaut plus que l'argent, l'information vaut plus que les biens matériels, le silence peut se monnayer très cher.*

Tableau 2 – Régimes de valeur dans l'économie de guerre (1994) | Source : Analyse élaborée par l'auteure à partir du roman de Meddi (2018)

Ressource	Valeur en temps normal	Valeur en temps de guerre	Mode de conversion
Information	Modérée	Très élevée	Monnayage auprès de différentes factions
Silence	Faible	Cruciale	Protection contre révélations compromettantes
Loyauté	Morale	Vitale	Garantie de survie physique
Accès aux biens	Confort	Essentielle	Contrôle des circuits de distribution
Protection	Service	Nécessité absolue	Allégeances multiples stratégiques

Ces régimes de valeur alternatifs ne relèvent pas de l'irrationalité économique : *ils constituent des adaptations rationnelles à un environnement où les institutions officielles se sont effondrées.* En exposant ces économies souterraines, 1994 complète notre corpus en montrant que la question économique dans le roman algérien contemporain ne se limite pas aux thèmes de l'entrepreneuriat, du chômage ou de la mondialisation : elle inclut aussi les formes les plus sombres de l'économie politique, celles qui se déploient dans les marges et les zones grises.

6. Économie de la consécration : prix littéraires et structuration du champ

6.1. Instances de légitimation nationales

L'analyse des textes ne peut faire l'économie (c'est le cas de le dire) d'une réflexion sur les institutions qui structurent le champ littéraire algérien et déterminent les conditions de visibilité et de légitimité des œuvres. Le paysage littéraire algérien contemporain se caractérise par une double dynamique : d'une part, la persistance d'une forte dépendance vis-à-vis des circuits de légitimation français (édition parisienne, prix littéraires français) ; d'autre part, l'émergence progressive d'instances de consécration nationales qui tentent de constituer un marché symbolique autonome.

Le *Prix Assia Djebar*, créé en 2015 et remis chaque année dans le cadre du *SILA* (Salon international du livre d'Alger), distingue des romans écrits en arabe, en tamazight ou en français et publiés en Algérie. Doté d'une récompense financière de 500 000 dinars, ce prix vise explicitement à valoriser la production éditoriale locale face à la domination symbolique des maisons parisiennes.

Comme le souligne Amin Zaoui, président du jury 2024, dans un entretien à *El Moudjahid*, « le Prix Assia Djebar n'est pas seulement une récompense littéraire : c'est un acte de politique culturelle qui affirme que la légitimité littéraire peut aussi se construire ici, en Algérie ».

Le *Prix Mohammed Dib*, créé en 2001 à l'initiative de l'association *La Grande Maison* (Tlemcen), fonctionne selon une logique différente : il couronne des œuvres publiées aussi bien en Algérie qu'à l'étranger, mais privilégie les écrivains algériens ou ayant un lien fort avec l'Algérie. En 2024, le prix a distingué trois lauréats dans les trois langues (arabe, tamazight, français), soulignant ainsi la vitalité du multilinguisme littéraire algérien.

6.2. Convertisseurs de capital

Ces prix fonctionnent comme des « convertisseurs » entre capital économique et capital symbolique. Une dotation financière, même modeste, reconnaît le travail de l'écrivain et lui permet de poursuivre son activité ; mais surtout, la reconnaissance symbolique (*médiatisation, prestige, entrée dans des anthologies*) ouvre des opportunités économiques futures (*traductions, invitations, résidences*).

Comme le montre Nathalie Heinich dans *De la visibilité* (2012), dans les sociétés contemporaines, la « valeur » d'un artiste ou d'un écrivain dépend crucialement de sa visibilité médiatique et institutionnelle. Les quatre romans de notre corpus illustrent différentes positions dans cette économie de la consécration.

- **Nos richesses** (Adimi), publié aux Éditions du Seuil et lauréat de plusieurs prix français (*Prix Renaudot des lycéens*, *Prix du roman arabe*), représente la trajectoire « classique » de l'écrivain algérien légitimé par les instances parisiennes.
- **L'Effacement** (Toumi), publié chez Barzakh puis traduit en plusieurs langues, incarne une stratégie alternative de construction progressive d'une reconnaissance à partir d'un ancrage éditorial algérien.
- **Bodywriting** (Benfodil), resté confidentiel en France mais largement discuté en Algérie, illustre une position d'avant-garde qui privilégie l'expérimentation formelle au détriment de la large diffusion.
- **1994** (Meddi), coédité Barzakh-Rivages, tente une double insertion (locale et internationale) qui correspond à une tendance récente du marché éditorial algérien.

Tableau 3 – Stratégies éditoriales et circuits de consécration | Source : Synthèse élaborée par l'auteur

Roman	Éditeur	Prix reçus	Stratégie de légitimation	Public visé
Nos richesses	Seuil (Paris)	Renaudot lycéens, Prix du roman arabe	Légitimation par instances françaises	International
L'Effacement	Barzakh (Alger)	–	Construction progressive depuis ancrage local	National puis international
Bodywriting	Barzakh (Alger)	–	Avant-garde, expérimentation formelle	National, public restreint

1994	Barzakh-Rivages (coédition)	—	Double insertion simultanée	National et international
------	-----------------------------	---	-----------------------------	---------------------------

Cette économie de la consécration détermine aussi, en retour, les choix esthétiques des écrivains. Comme l'a montré Pascale Casanova (1999), les écrivains issus d'espaces littérairement dominés développent des stratégies complexes pour accumuler du capital symbolique. Les quatre romans étudiés relèvent d'une « *modernité vernaculaire* » qui articule ancrage local et ambition formelle : *ils assument pleinement leur algérianité* (références culturelles, problématiques sociales, multilinguisme) *tout en revendiquant une exigence esthétique qui refuse le misérabilisme comme l'exotisme*.

7. Trois opérations esthétiques : comment l'économie devient littérature

7.1. Lexicalisation et métaphorisation

La première opération consiste à intégrer le vocabulaire économique dans le tissu narratif et à le constituer en ressource métaphorique. Les termes « *rente* », « *investissement* », « *capital* », « *dette* », « *faillite* », « *marché* » ne fonctionnent plus seulement comme descripteurs de réalités économiques, mais comme opérateurs symboliques pour penser les relations humaines, les trajectoires biographiques, les rapports au temps.

- **Chez Toumi**, l'« *effacement* » fonctionne comme métaphore comptable : le narrateur est « *en déficit* » de reconnaissance, son « *capital* » de confiance est « *épuisé* », il ne peut plus « *investir* » dans les relations sociales. Ces métaphores révèlent l'intériorisation d'une rationalité gestionnaire qui colonise jusqu'à l'intimité.
- **Chez Adimi**, le livre est construit comme « *actif culturel* » : il a un « *coût de production* », une « *valeur d'échange* » (prix de vente) et une « *valeur d'usage* » (pour les lecteurs).

Cette lexicalisation n'est pas un simple effet de réel : elle constitue une prise de position esthétique qui reconnaît que les catégories économiques structurent profondément notre expérience contemporaine du monde. Comme le note Frédéric Lordon dans *Capitalisme, désir et servitude* (2010), « *le capitalisme n'est pas qu'un système économique : c'est un régime d'affects et d'imaginaires qui façonne nos désirs, nos angoisses, nos manières de nous rapporter aux autres* ».

7.2. Narrativisation des structures économiques

La deuxième opération consiste à transformer des structures économiques abstraites en objets narratifs. L'économie cesse d'être un arrière-plan contextuel pour devenir un moteur de l'intrigue, un générateur de péripéties, un espace de conflits. Dans *Nos richesses*, la librairie devient un personnage institutionnel au centre du drame : *elle naît, grandit, rencontre des obstacles, connaît des crises et finit par « mourir »* (fermeture).

Cette narrativisation rend « *lisible* » ce qui, dans un discours économique classique, resterait abstrait. En transformant l'économie en personnage, Adimi permet au lecteur de saisir affectivement ce que signifie la précarité d'une entreprise culturelle. De même, dans *1994*,

Meddi ne se contente pas d'affirmer que « *la violence politique s'accompagne d'économies parallèles* » : il met en scène concrètement les circuits de trafic, les négociations entre groupes armés et commerçants, les mécanismes de blanchiment.

Cette narrativisation répond à un défi épistémologique :

- **comment rendre sensible ce qui est structurel ?**
- **Comment donner chair à des mécanismes systémiques ?**

Le roman, par sa capacité à articuler différentes échelles (*individu, groupe, institution, structure*), offre un outil privilégié pour « *raconter l'économie* » autrement que sous forme de modèles abstraits.

7.3. Réflexivité du champ littéraire

La troisième opération, peut-être la plus originale, consiste à thématiser l'économie même de la production littéraire. Les romans ne se contentent pas de représenter l'économie « *là-bas* » (dans le monde social) : ils réfléchissent leur propre inscription dans une économie culturelle. *Nos richesses* constitue le cas le plus évident : *en racontant l'histoire d'une maison d'édition, Adimi donne à voir les infrastructures matérielles et symboliques qui rendent possible l'existence de la littérature*.

Elle expose les arbitrages économiques auxquels sont confrontés les éditeurs, les réseaux de sociabilité qui constituent le capital social d'une maison, les circuits matériels du livre. Ce faisant, elle démystifie la production littéraire : loin d'être le produit d'une inspiration désincarnée, la littérature repose sur des conditions matérielles précises et s'inscrit dans des rapports de force économiques.

Mais *Bodywriting* illustre aussi cette réflexivité, de manière différente. En jouant sur l'hétérogénéité des supports, Benfodil interroge les conditions de circulation du livre dans une économie attentionnelle saturée. Le dispositif formel du roman mime les logiques de l'économie numérique tout en les détournant au profit d'une expérience esthétique singulière.

8. Discussion : vers une « algérianité économique » ?

L'analyse qui précède fait apparaître que le roman algérien de l'extrême contemporain ne se contente pas d'intégrer des thématiques économiques : *il élabore une poétique de l'économie où les catégories du marché, de la valeur, de l'échange et du capital deviennent des opérateurs de sens pour penser la condition algérienne au XXI^e siècle*.

Cette « *algérianité économique* » ne renvoie pas à une essence immuable, mais à une position historiquement et géographiquement située dans les circuits mondiaux. Elle se caractérise par plusieurs traits récurrents dans les textes étudiés. D'abord, l'expérience de l'économie de rente structure profondément l'imaginaire romanesque. Comme l'ont montré les travaux de l'économiste Abdellatif Benachenhrou (2012) ou du sociologue Nacer Djabi (2016), l'Algérie est depuis l'Indépendance une économie rentière où l'essentiel des revenus provient de l'exportation d'hydrocarbures plutôt que de la production nationale.

Cette structure économique a des effets sociaux massifs : faiblesse du secteur productif, hypertrophie de l'appareil d'État redistributeur, importance des réseaux clientélistes,

précarité de la jeunesse exclue des circuits de redistribution. Les romans de Toumi et Meddi, en particulier, donnent à voir les effets subjectifs et moraux de cette économie de rente : sentiment d'impuissance, dépendance aux réseaux, impossibilité de construire des projets autonomes.

Ensuite, l'omniprésence de l'économie informelle traverse les quatre textes. Que ce soit les circuits parallèles de 1994, les stratégies de débrouille évoquées dans *L'Effacement*, ou même les réseaux alternatifs de distribution du livre chez Adimi, le roman algérien contemporain reconnaît que l'économie « officielle » ne représente qu'une partie de la réalité économique vécue.

Troisièmement, le rapport ambivalent à la mondialisation caractérise cette algérianité économique. D'un côté, les romans manifestent une fascination pour les flux mondiaux, les circulations culturelles, l'ouverture (particulièrement visible chez Benfodil et Adimi) ; de l'autre, ils témoignent d'une inquiétude face à la marginalisation de l'Algérie dans les circuits économiques globaux. Cette ambivalence n'est pas une contradiction : *elle exprime une position périphérique dans l'économie-monde qui se traduit par des aspirations contradictoires.*

Conclusion

L'extrême contemporain algérien donne à voir une économie du sens où discours économique et littérarité se co-engendrent dans un mouvement dialectique. Loin d'appauvrir la dimension esthétique, l'attention portée aux réalités économiques renouvelle les formes romanesques et ouvre des perspectives critiques inédites.

- **Nos richesses** de Kaouther Adimi propose une phénoménologie de l'infrastructure culturelle en transformant l'économie du livre en objet esthétique ;
- **L'Effacement** de Samir Toumi allégorise l'économie de rente et ses effets sur la subjectivité ;
- **Bodywriting** de Mustapha Benfodil capte l'économie des flux attentionnels dans une esthétique expérimentale qui réfléchit les conditions de circulation du littéraire ;
- **1994** d'Adlène Meddi cartographie les économies parallèles de la violence et révèle les articulations entre pouvoir politique et accumulation économique.

En aval de ces œuvres, les institutions de consécration (*Prix Assia Djebar*, *Prix Mohammed Dib*) transforment cette dynamique esthétique en valeurs sociales et participent à la structuration progressive d'un champ littéraire algérien relativement autonome. Notre analyse aura montré que le discours économique, loin d'être un simple décor contextuel, fonctionne comme une matrice symbolique qui structure les imaginaires, oriente les choix formels et permet de repenser l'« algérianité » non comme essence figée mais comme position dynamique dans les circuits matériels et symboliques de la mondialisation.

Cette « algérianité économique » que nous avons tenté de circonscrire ne constitue pas un particularisme fermé sur lui-même : *elle s'inscrit dans une problématique plus large, celle des littératures du Sud confrontées à la mondialisation néolibérale.* Ce qui apparaît en tout cas clairement, c'est que le roman algérien de l'extrême contemporain refuse le faux dilemme entre

engagement social et exigence esthétique. **En faisant de l'économie une matière littéraire, ces écrivains proposent une littérature qui pense le monde sans renoncer à la beauté formelle.**

Références

Corpus primaire

- ADIMI, K. (2017). *Nos richesses*. Paris : Seuil.
 BENFODIL, M. (2019). *Bodywriting*. Alger : Barzakh.
 MEDDI, A. (2018). 1994. Alger : Barzakh ; Paris : Rivages/Noir.
 TOUMI, S. (2016). *L'Effacement*. Alger : Barzakh.

Théorie littéraire et sociologie de la littérature

- AMOSY, R. (2010). *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*. Paris : PUF.
 BOURDIEU, P. (1992). *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil.
 CASANOVA, P. (1999). *La République mondiale des Lettres*. Paris : Seuil.
 HEINICH, N. (2012). *De la visibilité. Excellence et singularité en régime médiatique*. Paris : Gallimard.
 — (2017). *Des valeurs. Une approche sociologique*. Paris : Gallimard.
 MAINGUENEAU, D. (2014). *Discours et analyse du discours*. Paris : Armand Colin.
 SAPIRO, G. (dir.) (2014). *Sociology of Literature*. Paris : La Découverte.
 THOMPSON, M. (2017). *Rubbish Theory. The Creation and Destruction of Value*. London : Pluto Press (1re éd. 1979).

Critique du roman algérien contemporain

- ALI-BENALI, Z. (2012). « Algerian Literature of French Expression in the 21st Century: New Dynamics, New Readings ». *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 16, n° 1, p. 85-93.
 BENDJELID, F. (2014). *Le roman algérien de 1990 à nos jours. Faits et témoignages dans les écritures fictionnelles*. Oran : CRASC.
 BONN, C. (2016). *Lectures nouvelles du roman algérien. Essai d'autobiographie intellectuelle*. Paris : Classiques Garnier.
 MOKHTARI, R. (2006). *Le nouveau souffle du roman algérien. Essai sur la littérature des années 2000*. Alger : Chihab Éditions.

Économie politique et sociologie de l'Algérie

- BENACHENHOU, A. (2012). *L'Algérie face à la mondialisation*. Alger : Casbah Éditions.
 DJABI, N. (2016). *La crise de la société algérienne. Conflits sociaux et violence politique*. Alger : ANEP.
 MARTINEZ, L. (1998). *La Guerre civile en Algérie, 1990-1998*. Paris : Karthala.

Théorie économique et philosophie de l'économie

- LAZZARATO, M. (2014). *Signs and Machines. Capitalism and the Production of Subjectivity*. Los Angeles : Semiotext(e).
- LORDON, F. (2010). *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza*. Paris : La Fabrique.
- THOMPSON, E. P. (1971). « The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century ». *Past & Present*, n° 50, p. 76-136.

Sources journalistiques et critiques

- EL MOUDJAHID (2024, 15 novembre). « Prix Assia-Djebar : Entretien avec Amin Zaoui ».
- EL WATAN (2019, 3 avril). « Nacer Djabi : "L'économie de rente produit des sujets sans projet" ».
- JEUNE AFRIQUE (2017, 28 septembre). « Kaouther Adimi : "La vraie richesse, c'était cette communauté" ».
- LE POINT (2018, 12 octobre). « Adlène Meddi : "En 1994, tout le monde devait quelque chose à quelqu'un" ».
- LIBÉRATION (2019, 5 mars). « Réda Bensmaïa : "Bodywriting ou l'esthétique du choc" ».

Pour citer cet article

Hassiba ALMI, « Discours économique et imaginaire littéraire : Représentations de la transformation économique dans le roman algérien de l'extrême contemporain (2000–2025) », *Paradigmes*, vol. IX, n° 01, janvier 2026, p. 121-134.